

camerounaise. Leur langue est apparentée aux langues bantoues. Ils se disent tous les descendants, par filiation patrilinéaire, du même ancêtre appelé Tiv qui aurait vécu il y a une vingtaine de générations, et ils sont capables de se transmettre des détails généalogiques remontant à plusieurs générations. L'actuel chef des Tiv est le président d'une sorte de gouvernement représentatif toujours fondé sur le même système. Très indépendants, ils firent parler d'eux pendant la guerre du Biafra en 1964. Ce sont des paysans qui cultivent le mil, le sorgho, le maïs dans le nord du pays, et l'igname, la patate douce, l'arachide dans le sud, ainsi que le sésame qu'ils exportent. Le commerce est actif entre le nord et le sud, et au-delà, avec les Ibos par exemple. Chaque femme possède son propre champ d'ignames que son mari et ses fils ont la dure tâche de retourner et mettre en motes, elle-même ne s'occupe que du sarclage et de la récolte. Les champs de chaque homme adulte et ceux de ses épouses sont proches de ceux de ses frères.

Leur organisation politique a toujours déconcerté les étrangers. Frobenius disait d'eux qu'ils étaient de tous les Africains ceux qui étaient les moins superstitieux et qui avaient le plus le sens pratique. Lord Lugard, le premier gouverneur britannique, les trouvait « divisés contre eux-mêmes ». En fait leur souci d'égalitarisme dans la distribution des richesses les poussait parfois jusqu'à user de sorcellerie pour maintenir cette égalité. L'entrée dans l'économie monétaire a beaucoup altéré cet idéal et conduit à l'émergence de classes sociales. Le plus important à retenir pour le sujet qui nous occupe est peut-être ce système patrilinéaire qui fait que les Tiv ne vivent pas en villages mais dans de grandes concessions qui rassemblent, par filiation patrilinéaire, les descendants d'un même grand-père ou arrière-grand-père. Ils pratiquent un système assez compliqué de mariages par échange de sœurs, fondé sur des groupes d'une douzaine de frères et cousins descendant d'une même souche masculine et d'une douzaine de leurs sœurs, chaque homme devenant, à l'intérieur du groupe, le gardien d'une femme et se chargeant de la marier à un homme d'un autre groupe en échange d'une femme de ce groupe.

REVUE DES SCIENCES HUMAINES
M. B. 240 (1995)

LAURA BOHANNAN

Shakespeare dans la brousse

Une anthropologue américaine partie pour étudier les Tiv de l'Afrique de l'Ouest y apprend la vraie signification de Hamlet

Juste avant que je quitte Oxford pour rejoindre les Tiv en Afrique de l'Ouest, nous en étions venus à parler de la saison théâtrale à Stratford. « Vous, les Américains ! » avait dit un ami, « vous avez souvent du mal avec Shakespeare. Après tout, c'était un poète très anglais, et on peut facilement se tromper sur la signification universelle d'une œuvre quand on n'en comprend pas la signification particulière. »

J'avais répliqué que la nature humaine est sensiblement la même sur toute la surface du globe, qu'au moins les grandes lignes et les principaux ressorts de l'intrigue des grandes tragédies seront toujours clairs (et partout), même s'il faut expliquer quelques détails liés aux coutumes et si les difficultés de la traduction peuvent causer de légères modifications. Pour en finir avec une discussion qui ne pouvait aboutir, mon ami me donna un exemplaire d'*Hamlet* pour que je l'étudie dans la brousse africaine : cela, espérait-il, élèverait mon esprit au-dessus de son environnement élémentaire, et peut-être pourrais-je, par une méditation prolongée, obtenir la grâce de l'interprétation correcte.

C'était mon second séjour de terrain dans cette tribu africaine, et je me sentais bien préparée à vivre dans un des secteurs les plus reculés, une zone difficile à traverser, même à pied. J'avais fini par m'installer sur la concession d'un vieillard très savant, chef d'un groupe de quelque cent quarante personnes qui étaient toutes soit ses proches

1. — Traduction de l'article « Shakespeare in the Bush », *Natural history, The Journal of the American Museum of Natural History*, Central Park West at 79th street, New York, N. Y., 10024, vol. LXXV, August-September 1966, n°7, pages 28-33.

parents soit leurs femmes et leurs enfants. Comme les autres anciens du voisinage, le vieux chef passait la plupart de son temps à célébrer des cérémonies comme on en voyait alors rarement dans les parties plus accessibles de la tribu. J'étais ravi. Bienôt il y aurait trois mois d'isolement et de loisirs forcés, entre le moment des récoltes, juste avant la montée en eau des marigots, et la préparation de nouveaux terrains de cultures quand les eaux redescendent. Alors, avais-je pensé, ils auraient beaucoup plus de temps pour célébrer leurs cérémonies et me les expliquer.

Je me trompais complètement. La plupart des cérémonies exigeaient la présence des anciens de plusieurs concessions. A la saison des pluies, les vieux trouvaient trop difficile d'aller d'une concession à l'autre, et les cérémonies cessaient l'une après l'autre. Quand les marigots étaient au plus haut toutes les activités s'arrêtaient sauf une. Les femmes brassaient la bière de mil ou de maïs. Hommes, femmes et enfants s'installaient dans leurs concessions pour la boire.

Les gens commençaient à boire dès l'aube. Au milieu de la matinée tout le monde chantait, dansait et battait du tambour. Quand il pleuvait, les gens devaient rentrer s'asseoir dans leurs cases : là ils buvaient et chantaient ou ils buvaient et racontaient des histoires. De toute façon, à midi ou un peu avant, il fallait ou bien que je me mêle à la fête, ou bien que je rentre dans ma case retrouver mes livres. « On ne discute pas de choses sérieuses quand il y a de la bière. Viens boire avec nous ». Comme je n'avais pas leur résistance à la forte bière locale, je passais de plus en plus de temps avec *Hamlet*. Avant la fin du deuxième mois je fus visitée par la grâce. J'étais convaincue qu'il n'y avait qu'une interprétation possible pour *Hamlet* et qu'elle était d'une évidence universelle.

Tous les matins, très tôt, dans l'espoir d'avoir une conversation sérieuse avant la fête de la bière, j'avais pris l'habitude d'aller saluer le vieux chef dans sa case de réception (des poteaux disposés en cercle et supportant un toit de paille au-dessus d'un muret de terre qui protégeait du vent et de la pluie). Un jour comme je me courbais pour entrer par la porte basse, je découvris la plupart des hommes de la concession tassés les uns contre les autres dans leurs vêtements en loques, sur des tabourets, des lits bas de planches ou des fauteuils rudimentaires, se réchauffant mutuellement contre le froid de la pluie autour de la fumée d'un feu. Au centre il y avait trois canaris de bière. La fête avait commencé.

Le vieux chef m'accueillit cordialement. « Assieds-toi et bois ». Je reçus une grande calebasse pleine de bière, en versai un peu dans une autre plus petite que je vidai à terre. Puis je remis un peu plus de bière dans la même calebasse pour l'homme qui venait juste après

mon hôte par rang d'ancienneté, et je tendis ma propre calebasse à un jeune pour qu'il continue la distribution. Les personnages importants ne doivent pas se servir la bière eux-mêmes.

« C'est mieux comme ça », dit le vieux chef, en m'approuvant du regard et en retirant un brin de paille qui s'était pris dans mes cheveux. « Tu devrais venir t'asseoir pour boire avec nous plus souvent. Tes serviteurs m'ont dit que quand tu n'es pas avec nous tu restes assise dans ta case à regarder un papier. »

Le vieux chef connaissait quatre sortes de « papiers » : les reçus d'impôts, les reçus de dot, les reçus de frais de justice, et les lettres. Le messager qui lui apportait les lettres du chef s'en servait surtout comme insigne de sa fonction, car il en connaissait toujours le contenu qu'il communiquait oralement à l'ancien. On gardait les lettres personnelles adressées à ceux, et ils étaient rares, qui avaient des parents au gouvernement ou dans les postes de mission, jusqu'à ce que quelqu'un ait l'occasion d'aller dans un grand marché où il y avait un écrivain public qui pouvait les lire. Depuis mon arrivée, on m'apportait les lettres pour que je les lise. Quelques hommes m'apportaient aussi des reçus de dot, en privé, pour me demander de changer les chiffres et d'augmenter la somme. Les arguments moraux n'étaient d'aucun poids puisque les beaux-parents étaient du gibier à plumer et que les dangers techniques de la fraude étaient difficiles à expliquer à des illettrés. Je ne voulais pas qu'ils me croient assez stupide pour passer des journées entières à regarder de tels papiers, et je leur ai bien vite expliqué que mon « papier » était une de ces « choses d'il y a très longtemps » que j'avais apportée de mon pays.

« Oh ! », a dit le vieux chef. « Raconte. »

J'ai alors protesté en disant que je n'étais pas une conteuse. Contar est chez eux tout un art, un art de haut niveau et le public est très critique (une critique qui s'exprime à haute voix). Je protestais en vain. Ce matin là ils voulaient entendre une histoire pendant qu'ils buvaient. Ils me menacèrent de ne plus me raconter d'histoires jusqu'à ce que je leur raconte une des miennes. Finalement, le vieux chef promit que personne ne critiquerait mon style « car nous savons que tu as des difficultés avec notre langue. » « Mais », ajouta l'un des anciens, « tu devras nous expliquer ce que nous ne comprenons pas comme nous le faisons quand nous te racontons nos histoires. » Me rendant compte que l'occasion m'était offerte de démontrer qu'*Hamlet* était universellement compréhensible, j'ai accepté.

Le vieux chef me donna de nouveau à boire de la bière pour m'aider à conter. Les hommes bourrèrent leurs longues pipes en bois et cassèrent à petits coups des braises de feu pour les placer dans les fourneaux, puis tirant sur leurs pipes d'un air satisfait, ils se rassèrent pour

écouter. Je commençai suivant la formule rituelle : « Pas hier, ni hier, mais il y a longtemps, il arriva qu'une nuit, trois hommes montèrent la garde devant la concession d'un grand chef, quand, soudain, ils virent le précédent chef s'approcher d'eux. »

« Pourquoi n'était-il plus leur chef ? »

« Il était mort », ai-je expliqué. « C'est pour cela qu'ils furent troublés et effrayés quand ils le virent. »

« Impossible », commença un des anciens, en passant sa pipe à son voisin qui l'interrompit : « Bien sûr que ce n'était pas le chef défunt. C'était un signe envoyé par un sorcier. Continue. »

Légèrement ébranlé, je poursuivis : « L'un des trois hommes était un de ceux qui savent les choses » (traduction la plus proche du mot « savant » mais qui, malheureusement, désigne aussi le sorcier). Le second des anciens qui avait parlé regarda triomphalement le premier. « Aussi il s'adressa au chef défunt en lui disant : "Dis-nous ce que nous devons faire pour que tu puisses reposer en paix dans ta tombe", mais le mort ne répondit pas. Il disparut et ils ne le virent plus. Alors, l'homme qui savait les choses (son nom était Horatio) dit que cet événement était l'affaire du fils du chef défunt : Hamlet. »

Il y eut un mouvement général des têtes autour du cercle. « Le chef défunt n'avait-il pas de frères encore en vie ? Ou est-ce que son fils était le chef ? »

« Non », ai-je répliqué. « C'est-à-dire... il avait un frère encore vivant qui était devenu chef à la mort de son aîné. »

Les anciens marmonnèrent : de tels signes étaient l'affaire des chefs et des anciens, pas des jeunes ; rien de bon ne peut sortir de ce qu'on fait dans le dos d'un chef ; il était clair qu'Horatio n'était pas quelqu'un qui sait les choses.

« Mais si, c'en était un » ai-je insisté en chassant un poulet qui s'était approché de ma bière. « Dans notre pays le fils vient juste après le père. Le jeune frère du chef défunt était devenu le grand chef. Il avait aussi épousé la veuve de son frère aîné environ un mois seulement après les funérailles. »

« Il a bien fait », fit le vieux chef, rayonnant, et, s'adressant aux autres : « Je vous ai dit que si nous en savions davantage sur les Européens, nous nous apercevions qu'ils sont vraiment comme nous. Dans notre pays aussi », ajouta-t-il à mon intention, « le jeune frère épouse la veuve de son frère aîné et devient le père de ses enfants. Or, si ton oncle qui a épousé ta mère devenue veuve est le frère germain de ton père, alors il sera un vrai père pour toi. Le père d'Hamlet et son oncle avaient-ils la même mère ? »

Sa question n'eut pas le temps de pénétrer mon esprit ; j'étais trop bouleversée, désarçonnée de m'apercevoir qu'un des éléments les plus importants d'Hamlet avait été décroché du tableau. D'une façon un peu vague je répondis que je pensais qu'ils avaient la même mère, mais que je n'en étais pas sûre, l'histoire n'en disait rien. Le vieux chef me dit gravement que ces détails généalogiques faisaient toute la différence et que rentrée chez moi je devrais interroger les anciens à ce sujet. Il cria par la porte à l'une de ses jeunes épouses de lui apporter son sac en peau de chèvre.

Bien décidée à sauver ce que je pouvais du motif de la mère, j'ai pris une profonde inspiration et j'ai continué : « Le fils Hamlet était très triste de ce que sa mère se soit remariée si vite. Il n'y avait aucune obligation pour elle de le faire, et c'est la coutume chez nous pour une veuve de ne pas prendre un autre mari avant d'avoir porté le deuil pendant deux ans. »

« Deux ans, c'est trop long », objecta l'épouse qui venait d'apparaître avec le sac en peau de chèvre tout bosselé du vieux chef. « Qui binera ton champ pour toi pendant le temps où tu n'auras pas de mari ? »

« Hamlet », ai-je rétorqué sans réfléchir, « était assez grand pour biner lui-même le champ de sa mère. Elle n'avait pas besoin de se remarier. » Personne ne paraissait convaincu. Je n'ai pas insisté. « Sa mère et le grand chef dirent à Hamlet de ne pas être triste, car le grand chef lui-même serait un père pour Hamlet. En outre, Hamlet devait être le prochain chef : par conséquent il devait rester pour apprendre ce que doit savoir un chef. Hamlet fut d'accord pour rester, et tous sortirent boire de la bière. »

Pendant que je marquais une pause, me demandant avec perplexité comment rendre le monologue désabusé d'Hamlet à un public convaincu que Claudius et Gerttrude s'étaient conduits de la meilleure manière possible, un des jeunes gens me demanda qui avait épousé les autres femmes du chef défunt.

« Il n'avait pas d'autres épouses », lui dis-je.

« Mais un chef doit avoir beaucoup d'épouses ! Autrement comment peut-il brasser la bière et préparer la nourriture pour tous ses invités ? »

J'ai déclaré catégoriquement que dans notre pays même les chefs n'avaient qu'une épouse, qu'ils avaient des serviteurs pour faire leur travail et qu'ils les payaient grâce aux impôts.

C'était mieux pour un chef, répliquèrent-ils, d'avoir beaucoup d'épouses et des fils pour l'aider à biner ses champs et nourrir ses gens ; alors tout le monde aimait le chef qui donnait tant et ne peunait rien (les impôts étaient une mauvaise chose).

J'ai approuvé le dernier commentaire, mais pour le reste je butais contre leur façon favorite d'éluder mes questions : « C'est comme ça qu'il faut faire, aussi c'est comme ça que nous faisons. »

J'ai décidé de sauter le monologue. Même si on pensait ici que Claudius avait très bien fait d'épouser la veuve de son frère, il restait le motif du poison, et je savais qu'ils désapprouveraient le fratricide. J'ai poursuivi avec plus d'espoir : « Cette nuit-là, Hamlet monta la garde avec les trois qui avaient vu son père mort. Le chef défunt apparut de nouveau, et bien que les autres fussent effrayés, Hamlet parut à l'écart suivre son père mort. Quand ils furent seuls, le père mort d'Hamlet prit la parole. »

« Les signes ne peuvent parler ! » Le vieux chef était solennel.

« Le père mort d'Hamlet n'était pas un signe. Ils auraient pu voir un signe, mais lui n'était pas un signe. » Mon public parut aussi déconcerté que je l'étais en parlant. « C'était *triment* le père mort d'Hamlet. C'était ce que nous appelons un "fantôme" ». J'étais obligée d'employer le mot anglais « ghost » car, à la différence de beaucoup de tribus voisines, ces gens ne croyaient en aucune façon à la survie de la personne après la mort.

« Qu'est-ce qu'un "fantôme" ? Une apparition ? »

« Non, un "fantôme" est quelqu'un qui est mort mais qui se promène et qui peut parler, et on peut l'entendre et le voir mais on ne peut pas le toucher. »

Ils objectèrent : « On peut toucher les zombies »

« Non, non ! Ce n'était pas un de ces cadavres que les sorciers réaniment pour les sacrifier et les manger. Personne ne dirigerait les pas du père d'Hamlet. Il marchait tout seul. »

« Les morts ne peuvent pas marcher », protesta mon public comme un seul homme.

J'étais prête à un compromis : « Un "fantôme" est l'ombre d'un mort. »

Mais ils objectèrent encore : « Les morts n'ont pas d'ombre. »

« Eh bien, dans mon pays ils en ont une », fis-je sèchement.

Le vieux chef reprit le caquetage de défiance qui s'éleva aussitôt et m'approuva de cet air faux et poli qu'on prend devant les élocutions des jeunes ignorants superstitieux : « Sans doute que dans ton pays les morts peuvent aussi marcher sans être des zombies. » Il sortit des profondeurs de son sac un morceau de noix de cola desséchée, en mordit un bout pour montrer qu'elle n'était pas empoisonnée, et me tendit le reste en signe de paix.

« En tout cas », ai-je poursuivi, « le père mort d'Hamlet dit que c'était son propre frère, celui qui était devenu chef, qui l'avait empoisonné. Il voulait qu'Hamlet le venge. Hamlet le crut du fond du cœur car

il n'aimait pas le frère de son père. » Je bus une autre gorgée de bière.

« Dans le pays du grand chef, vivant dans la même concession car elle était très grande, il y avait un ancien très important qui était souvent avec le chef pour le conseiller et l'aider. Son nom était Polonius. Hamlet faisait la cour à sa fille, mais le père et le frère de celle-ci... (j'ai vite pensé à quelque analogie tribale) lui interdirent de laisser Hamlet lui rendre visite quand elle était seule car il devait devenir un grand chef et par conséquent ne pourrait pas l'épouser. »

« Pourquoi pas ? » demanda la femme qui s'était installée sur le bord du siège du vieux chef. Il la regarda en fronçant le sourcil à des questions si stupides, et grommela : « Ils vivaient dans la même concession. »

« Ce n'était pas pour cette raison », leur appris-je. Polonius était un étranger qui vivait dans la concession parce qu'il aidait le chef, pas parce qu'il était de sa famille. »

« Alors pourquoi Hamlet ne pouvait pas l'épouser ? »

« Il pouvait », ai-je expliqué, « mais Polonius pensait qu'il ne voulait pas. Après tout, Hamlet était un homme d'une grande importance qui devait épouser une fille de chef, car dans son pays un homme ne peut avoir qu'une seule épouse. Polonius avait peur que si Hamlet faisait la cour à sa fille, personne ne voudrait plus la payer d'un bon prix. »

« C'est peut-être vrai », remarqua un ancien qui était un malin, « mais un fils de chef donnerait en présents et protection au père de sa maîtresse de quoi compenser largement la différence. Pour moi, Polonius a tout d'un imbécile. »

J'en fus d'accord : « Beaucoup de gens le pensaient. Sur ces entraînées Polonius expédia son fils Laërte à Paris pour qu'il apprenne les choses de ce pays, car c'était vraiment la concession d'un grand chef. Comme il avait peur que Laërte dépense beaucoup d'argent en bière, en femmes et au jeu, il envoya en secret un de ses serviteurs à Paris pour espionner Laërte et lui dire ce qu'il faisait. Un jour Hamlet rencontra par hasard la fille de Polonius. Il se conduisit de façon si étrange qu'il l'effraya » (je cherchais mes mots pour exprimer le caractère ambigu de la folie d'Hamlet) « le chef et beaucoup d'autres avaient aussi noté que quand Hamlet parlait on pouvait comprendre les mots qu'ils disaient mais pas ce qu'ils voulaient dire. Beaucoup de gens pensaient qu'il était devenu fou. » Mon public devint soudain beaucoup plus attentif. « Le grand chef voulait savoir ce qui n'allait pas avec Hamlet, aussi il fit chercher deux hommes de la classe d'âge d'Hamlet (des "camarades d'école" aurait nécessité de trop longues explications) pour parler à Hamlet et trouver ce qui troublait son cœur. Hamlet, s'apercevant qu'ils avaient été payés par le chef pour le trahir, ne leur dit rien. Polonius, cependant, continuait à dire qu'Hamlet

était devenu fou parce qu'on lui avait interdit de voir Ophélie qu'il aimait.»

«Pourquoi», demanda une voix sur un ton déconcerté, «cela aurait-il conduit quelqu'un à jeter un sort à Hamlet?»

«Lui jeter un sort?»

«Oui, seule la sorcellerie peut rendre fou quelqu'un, à moins, bien sûr, qu'il ait vu les êtres qui hantent les forêts.»

J'ai quitté mon rôle de conteuse, j'ai pris mon carnet de notes, et j'ai demandé qu'on m'en dise plus sur ces deux causes de folie. Et pendant qu'ils parlaient et que je prenais des notes, j'essayais en même temps de mesurer l'effet de ce nouveau paramètre sur l'intrigue. Hamlet n'avait pas eu l'occasion de rencontrer les êtres qui hantent les forêts. Seuls des membres de sa lignée paternelle pouvaient l'avoir ensorcelé. Si on ne tenait pas compte de ceux que Shakespeare ne mentionnait pas, ça devait être Claudius qui avait tenté de lui nuire. Et, à l'évidence, c'était bien lui.

A ce moment j'ai différé les questions en disant que le grand chef aussitôt refusé de croire que la folie d'Hamlet avait pour cause son amour pour Ophélie et rien d'autre. «Il était certain que quelque chose de bien plus important troublait le cœur d'Hamlet.»

«Or, les compagnons de la classe d'âge d'Hamlet, ai-je continué, «avaient amené avec eux un célèbre griot. Hamlet avait décidé de demander à cet homme de raconter au chef et à tous ceux de sa concession une histoire où un homme aurait empoisonné son frère parce qu'il désirait la femme de son frère et voulait devenir le chef. Hamlet était certain que le grand chef, s'il était vraiment coupable, ne pourrait pas entendre cette histoire sans réagir, et qu'alors il saurait si son père lui avait dit la vérité.»

Le vieux chef m'interrompit et d'un air rusé me demanda: «Pourquoi un père mentirait-il à son fils?»

J'ai avancé prudemment: «Hamlet n'était pas certain que c'était vraiment son père mort.» Il était impossible, dans cette langue, de dire quoi que ce soit sur les visions inspirées par le diable.

«Tu veux dire», dit-il, «que c'était bien un signe et qu'il savait que parfois les sorciers en envoient des faux. Hamlet était stupide de ne pas aller trouver quelqu'un qui sait lire les signes et deviner tout de suite la vérité. Un homme-qui-voit-la-vérité lui aurait dit comment son père était mort, s'il avait été vraiment empoisonné, et s'il y avait de la sorcellerie là-dedans; ensuite Hamlet aurait pu faire appel aux anciens pour prendre une décision.»

Le malin petit vieux s'aventura à faire part de son désaccord. «Comme le frère de son père était un grand chef, celui-qui-voit-la-

vérité aurait pu par conséquent avoir peur de la dire. Je pense que c'est pour cette raison qu'un ami du père d'Hamlet (sorcier et ancien) avait envoyé un signe pour informer le fils de son ami. Le signe était-il un vrai signe?»

«Oui», dis-je, abandonnant fantômes et diable puisqu'il fallait que ce soit un signe envoyé par un sorcier. «C'était un vrai, car quand le griot se mit à raconter son histoire devant toute l'assemblée, le grand chef se leva en grand effroi. Effrayé qu'Hamlet sache son secret il projeta de le faire tuer.»

Le décor du morceau suivait présenterait quelques difficultés de traduction. Je commençai prudemment: «Le grand chef avait demandé à la mère d'Hamlet de faire dire à son fils tout ce qu'il savait. Mais comme les enfants d'une mère ont toujours la première place dans son cœur, il avait placé Polonius, le grand dignitaire, derrière une étoffe accrochée au mur de la case où dormait la mère d'Hamlet. Hamlet commença à reprocher à sa mère sa conduite.»

Il y eut un murmure général de stupéfaction. Un homme ne doit jamais faire de reproches à sa mère.

«Elle poussa un cri d'effroi et Polonius remua derrière l'étoffe. Au cri de "Un rat!" Hamlet prit sa machette et en donna un grand coup au travers de l'étoffe.» Je marquai une pause pour souligner l'effet dramatique. «Il avait tué Polonius!»

Les vieux se regardaient l'un l'autre avec grand dégoût. «Ce Polonius est un feffé imbécile et quelqu'un qui n'y connaît rien! Quel enfant n'en saurait pas assez pour crier: "C'est moi"»? Avec un coup au cœur je me souvins que ces gens étaient de grands chasseurs, toujours armés d'un arc, de flèches et d'une machette. Au premier bruit dans les herbes une flèche est prête à partir au but, et le chasseur crie: "Ghiber!"; si aucune voix humaine ne répond immédiatement, la flèche file à toute vitesse. En bon chasseur Hamlet avait crié: "Un rat!"»

Je me suis précipitée pour sauver la réputation de Polonius: «Polonius avait effectivement parlé. Hamlet l'avait entendu, mais il avait cru que c'était le chef et il avait voulu le tuer pour venger son père. Il avait déjà voulu le tuer plus tôt dans la soirée...» J'étais abâtue, incapable d'expliquer à ces païens qui ne croyaient pas à la vie de la personne après la mort, la différence entre mourir en prières et mourir «sans communion, sans viatique, sans extrême-onction».

Cette fois j'avais gravement scandalisé mon public. «Pour un homme, lever la main sur le frère de son père et celui qui est devenu son père — ça c'est une terrible chose. Les anciens devraient laisser un homme pareil se faire ensorceler.»

Je me mis à grignoter ma noix de cola avec quelque perplexité, puis je fis remarquer qu'après tout l'homme avait tué le père d'Hamlet.

« Non », déclara le vieux chef, qui parlait moins pour moi que pour les jeunes assis derrière les anciens. « Si le frère de ton père a tué ton père, tu peux en appeler les gens de la classe d'âge de ton père ; eux peuvent le venger. Personne n'a le droit d'user de la violence contre des parents plus âgés. » Une autre pensée lui vint tout à coup : « Mais si le frère de son père avait été assez méchant pour ensorceler Hamlet et le rendre fou, ce serait vraiment une bonne histoire, parce qu'alors ce serait sa faute si Hamlet, étant devenu fou, ne savait plus ce qu'il faisait et était donc prêt à tuer le frère de son père. »

Il y eut un murmure approbateur. *Hamlet* était de nouveau pour eux une bonne histoire ! Mais pour moi ce n'était plus tout à fait la même histoire. Comme je réfléchissais aux complications à venir dans l'intrigue et aux motivations, j'ai perdu courage et j'ai décidé de glisser rapidement sur ce terrain dangereux.

« Le grand chef », ai-je continué, « ça ne lui faisait pas grand chose qu'Hamlet ait tué Polonius. Ça lui fournissait un prétexte pour envoyer au loin Hamlet, accompagné de ses deux traîtres de camarades, avec des lettres pour le chef d'un pays lointain qui disaient qu'il fallait tuer Hamlet. Mais Hamlet changea ce qui était écrit sur les papiers si bien que c'est eux qui furent tués par le chef. » Je lus un reproche dans le regard d'un des hommes à qui j'avais dit qu'une falsification invisible était non seulement immorale mais aussi hors du pouvoir des hommes. Je détournai le regard.

« Avant qu'Hamlet ait eu le temps de revenir, Laërte était de retour des funérailles de son père. Le grand chef lui dit qu'Hamlet avait tué Polonius. A cause de cela Laërte fit le serment de tuer Hamlet et parce qu'Ophélie, entendant que son père avait été tué par l'homme qu'elle aimait, était devenue folle et s'était noyée dans le fleuve. »

« As-tu déjà oublié ce que nous t'avons dit ? » Le ton du vieux chef était plein de reproches. « On ne peut pas se venger d'un fou. C'est dans sa folie qu'Hamlet avait tué Polonius. Quant à la fille, non seulement elle était devenue folle, mais elle s'était noyée. Seuls les sorciers peuvent faire que les gens se noient. L'eau par elle-même ne peut pas faire de mal. C'est simplement quelque chose qu'on boit et dans quoi on se baigne. »

J'ai commencé à me fâcher : « Si vous n'aimez pas l'histoire, je m'arrête. »

Le vieux chef émit quelques bruits d'apaisement et me versa lui-même un peu de bière. « Tu racontes bien l'histoire, et nous t'écoutons. Mais il est clair que les anciens de ton pays ne t'ont jamais dit

ce que l'histoire signifie vraiment. Non, ne m'interromps pas ! Nous te croyons quand tu nous dis que vos coutumes de mariage sont différentes, ou vos vêtements et vos armes. Mais les gens sont partout les mêmes. Par conséquent il y a toujours des sorciers et c'est nous, les anciens, qui savons comment les sorciers s'y prennent. Nous t'avons dit que c'était le grand chef qui voulait tuer Hamlet, et maintenant ce que tu viens de nous dire prouve que nous avons raison. Qui étaient les parents mâles d'Ophélie ? »

« Il y avait seulement son père et son frère. » *Hamlet* ne m'appartenait vraiment plus.

« Il devrait y en avoir beaucoup plus. Cela aussi il faut que tu le demandes aux anciens quand tu retourneras dans ton pays. D'après ce que tu nous dis, puisque Polonius était mort, ça devait être Laërte qui avait tué Ophélie, bien que je n'en voie pas la raison. »

Nous avions vidé une calchasse de bière, et les vieux s'intéressèrent à discuter ce point dans une douce ivresse. Finalement l'un d'eux me demanda : « Qu'est-ce que le serviteur de Polonius a dit quand il est rentré ? »

Avec difficulté j'ai essayé de me souvenir de Reynaldo et de sa mission. « Je ne pense pas qu'il soit rentré avant le meurtre de Polonius. »

« Écoute », me dit le vieux, « et je vais te dire comment ça s'est passé et comment ton histoire va continuer, et après tu me diras si j'ai raison. Polonius savait que son fils aurait des ennuis, et il en a eus. Il avait beaucoup d'amendes à payer parce qu'il s'était battu, et des dettes de jeu. Mais il n'avait que deux moyens pour gagner vite de l'argent. Un moyen c'était de marier tout de suite sa sœur, mais c'était difficile de trouver un homme prêt à épouser une femme désirée par le fils d'un chef. Car si l'héritier du chef commet l'adultère avec la femme, qu'est-ce que tu peux faire ? Seul un imbécile peut attaquer en justice un homme qui sera un jour son juge. Donc Laërte devait choisir l'autre moyen : il a tué sa sœur par sorcellerie, en la noyant, comme ça il a pu vendre son corps aux sorciers en cachette. »

Je fis une objection : « On avait trouvé son corps et on l'avait enterré. Et en fait Laërte a sauté dans la tombe pour voir une dernière fois sa sœur, donc, tu vois, son corps était vraiment là. Hamlet qui était juste revenu, a sauté dedans après lui. »

« Qu'est-ce que je te disais ? » L'ancien en appela aux autres. « Laërte était prêt à faire des choses pas bien avec le corps de sa sœur. Hamlet l'en a empêché parce que l'héritier d'un chef, tout comme un chef, ne veut pas qu'un autre homme devienne riche et puissant. Laërte devait être en colère parce qu'il avait tué sa sœur sans bénéfice pour lui. Dans notre pays, à cause de cela il aurait essayé de tuer Hamlet. Ce

n'est pas ce qui s'est passé ? »

« Plus ou moins », ai-je admis. « Quand le grand chef s'est aperçu qu'Hamlet était toujours vivant, il a poussé Laërte à tenter de tuer Hamlet et a arrangé un combat à la machette entre eux deux. Dans le combat les deux jeunes gens furent mortellement blessés. La mère d'Hamlet but la bière empoisonnée que le chef avait préparée pour Hamlet au cas où il gagnerait le combat. Quand il vit sa mère mourir par le poison, Hamlet, mourant, réussit avec sa machette à tuer le frère de son père. »

« Tu vois, j'avais raison ! », s'écria l'ancien.

« C'était une très bonne histoire, » ajouta le vieux chef, « et tu as fait très peu de fautes en la racontant. Il y avait juste une autre erreur, tout à la fin. Le poison que la mère d'Hamlet a bu était manifestement destiné au survivant du combat, quel qu'il fut. Si Laërte avait gagné, le grand chef l'aurait empoisonné, car personne ne devait savoir qu'il avait arrangé la mort d'Hamlet. Et puis, aussi, il n'aurait plus craint la sorcellerie de Laërte ; il faut un cœur solide pour tuer par sorcellerie sa sœur unique. »

« Un de ces jours », conclut le vieux chef en rassemblant sur lui les morceaux de sa toge en lambeaux, « il faudra que tu nous racontes d'autres histoires de ton pays. Nous, les anciens, nous t'apprendrons leur signification véritable pour que, quand tu retourneras dans tes terres, tes anciens voient que tu n'étais pas dans la brousse mais parmi ceux qui savent les choses et qui t'ont enseigné la sagesse. »

Laura Bohannan

traduit par Jean Verrier

JEAN VERRIER

Un Hamlet africain

Je dédie cet article à Mary Weber et à Robert Bousquet.

Le premier moment d'étonnement, d'amusement et d'intérêt passé, il importe d'abord de critiquer ce document, au sens où l'entendent les historiens. Toute traduction est une interprétation. Or il s'agit ici de traductions en cascades. Laura Bohannan, dans les années 60, s'est adressée aux Tiv dans leur langue qu'elle connaît bien. Elle a traduit en tiv l'anglais élisabéthain de Shakespeare, mêlé à son anglo-américain du XX^e siècle. Mais quand elle écrit pour une revue américaine, elle retraduit les interprétations des Tiv en américain, ce qui ne nous ramène pas au point de départ. Et je viens de retraduire le tout en français.

Prenons le mot « ghost », si typiquement anglais que Laura Bohannan dit qu'il lui est impossible de le traduire en tiv parce que « ces gens ne croyaient en aucune façon à la survie de la personne après la mort ». Cette explication à demi satisfaisante ne nous assure en rien que le mot « ghost » anglais est bien traduit par le mot « fantôme » en français, comme je m'y suis résigné. Quand, avec la définition : « Un fantôme est l'ombre d'un mort », elle tente un compromis, une amorce au niveau lexical de la négociation d'un conflit d'interprétations, au niveau discursif, non seulement elle trahit le signifié anglais mais elle ne rencontre pas de signifié dans l'univers tiv : « les morts n'ont pas d'ombre » lui rétorquent ses auditeurs. Dans un mouvement d'honneur, raconté après coup avec une pointe d'humour, elle est alors obligée d'inventer un univers qui n'a plus grand chose à voir avec l'univers anglais ou l'univers américain : « Dans mon pays ils en ont une. » Si on se reporte au texte de Shakespeare, comme y engage tout conflit d'interprétations, on s'aperçoit, à relire seulement le premier acte,